

Le libertaire

Adresser tout ce qui concerne l'administration à LECOIN

HEBDOMADAIRE ANARCHISTE
69, BOULEVARD DE BELLEVILLE — PARIS

Adresser tout ce qui a trait à la rédaction à NADAUD

ABONNEMENTS

POUR LA FRANCE :	POUR L'ÉTRANGER :
Un an . . . 10 fr.	Un an . . . 12 fr.
Six mois . . 5 fr.	Six mois . . 6 fr.

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

POUR SAUVER SACCO ET VANZETTI

Le verdict est remis, poursuivons notre action

La vie de Sacco et Vanzetti semble beaucoup moins en danger

SOYONS QUAND MÊME VIGILANTS

Le 1^{er} novembre, date tragique à laquelle devaient mourir deux innocents, est passé. Et les deux révolutionnaires italiens, promis au bourreau, n'ont pas été exécutés !

Sacco et Vanzetti ne sont pas morts, mais ils ne sont pas sauvés.

La menace effroyable pèse toujours sur leur tête et leur sort reste aussi incertain après le 1^{er} novembre qu'avant.

Toutefois, une espérance est permise. La demande de révision, à la requête des avocats, est remise à huitaine « pour supplément d'information et d'enquête ».

Ainsi, la justice du pays le plus démocratique du monde est tellement équitable, ses arrêts sont à ce point impartiaux, qu'il lui faut un « supplément d'enquête et d'information » pour statuer sur le bien-fondé d'une demande de révision de procès introduite par deux condamnés à mort.

N'est-ce pas la preuve la plus évidente, fournie par la magistrature américaine elle-même, que Sacco et Vanzetti ont été condamnés à mort en dépit des garanties juridiques les plus élémentaires qu'accorde le code bourgeois à tout prévenu ? N'est-ce pas, aussi, le dévouement le plus formel qu'infirment eux-mêmes les juges américains à l'odieux verdict de classe qu'ils ont si fermement et si hypocritement rendu contre les deux courageux et dévoués militants ?

Où, l'ajournement à 8 jours de l'examen de la demande de révision établit, avec la carence de la justice américaine, l'innocuité de la condamnation haineuse prononcée par elle.

Mais ce délai de 8 jours établit autre chose encore. Il prouve que la protestation internationale qui s'est élevée, puissante, contre la condamnation à mort de Sacco et de Vanzetti, a franchi l'Océan et qu'elle a été entendue et comprise par ceux à qui elle s'adressait. Devant l'ampleur et la force du courant de colère populaire qui a dressé les prolétaires des deux continents contre la bourgeoisie criminelle des États-Unis, celle-ci, empoignée par la peur, a reculé et n'a pas trouvé le triste courage de consommer l'odieux forfait qu'elle avait cependant froidement prémédité.

Et les « attentats », les fameuses attentats tant honnis et tant décriés par les pseudo-révolutionnaires, ont eu, incontestablement, leur utilité. Voyez-vous que les bombes de Paris, de Rio-de-Janeiro, de Lisbonne, de la Havane n'ont pas sagement influencé les capitalistes américains, leurs représentants et leurs valets ? Pensez-vous que ceux-ci n'ont pas compris qu'il y aurait danger pour eux, où qu'ils se trouvent, à perpétuer leur crime ? Et ces avertissements, significatifs brutalement des points les plus différents du globe, ont apporté à la bourgeoisie américaine la certitude que son crime avait soulevé la réprobation des travailleurs de tous les pays et qu'elle aurait des comptes à rendre au prolétariat mondial si elle avait l'aberration de s'entêter dans son infamie.

Nous disons plus haut qu'à la suite du délai de 8 jours accordé pour l'examen de la demande de révision du procès, une espérance est permise.

Cette décision, en effet, est pleine de promesses. Après cette première reculade des magistrats, il est à présumer que la révision sera acceptée. En disant que, pour statuer en toute connaissance de cause « un supplément d'enquête et d'information » était nécessaire, les juges américains ont avoué ainsi que le premier procès était vicié à la base. Et si elle est leur appréciation quant à la forme, peut-être, quant au fond, différente ? Peuvent-ils confirmer la condamnation à mort, peuvent-ils même atténuer cette condamnation en la transformant en années de bagnes ou de prison quand la mauvaise foi, le vide, le néant de l'accusation leur apparaissent dans toute son évidence ?

Où, malgré les témoins à décharge qui viendront fournir la preuve matérielle de l'innocence de Sacco et de Vanzetti, les juges peuvent confirmer la première condamnation ou en prononcer une nouvelle, sans doute moins terrible, mais tout aussi immémorable.

La justice américaine peut cela, car elle exerce dans un pays où le droit le plus légitime est foulé aux pieds, où les sacrés grands principes sont le plus méconnus. La justice américaine peut cela, car elle est celle qui subit avec le plus de servilité les pressions, les suggestions capitalistes et gouvernementales. Parce que la plus démocratique, la justice américaine est la plus vénale, la plus corrompue.

Entre ses mains, confiées à sa partialité, nos amis Sacco et Vanzetti courent encore le plus grand danger. Même la révision de leur procès acquise, ils ne sont pas sauvés.

Nous qui ne croyons plus depuis longtemps à la justice rendue par les tribunaux bourgeois, nous savons que pour faire que leur

justice soit juste, il est nécessaire qu'un élément l'y pousse : la pression du peuple.

Quand le peuple est attaqué dans la personne de deux de ses enfants — et Sacco et Vanzetti sont des enfants du peuple — c'est au peuple qu'il appartient de se défendre en défendant les siens.

Si ce premier succès, dont nous aurons confirmation avant huit jours, qu'est la révision du procès Sacco-Vanzetti est acquis, c'est à la puissance de la protestation du prolétariat mondial que nous le devons — et non à la campagne de l'humanité qui s'en attribue, modestement, le bénéfice.

Mais la révision n'est pas tout. Ce qui importe, c'est l'issue du procès de révision, c'est le prononcé du nouveau verdict.

Pour tous ceux qui se sont passionnés contre la condamnation de Sacco et de Vanzetti, il n'est qu'un seul et unique verdict qui puisse intervenir : l'acquiescement.

Mais cet acquiescement, camarades, il ne faut pas attendre qu'il vienne comme par enchantement. Il vous faut savoir le préparer, l'imposer.

Vous êtes déjà récompensés par une première victoire, puisque le 1^{er} novembre est passé et que Sacco et Vanzetti ne sont pas exécutés, que l'on peut même espérer les sauver. Cette première victoire, c'est vous, travailleurs du monde entier, qui l'avez brillamment remportée, par votre courage, par votre énergie et par votre action.

Cette victoire, vous vous devez maintenant de la rendre complète, totale, définitive. Et puisque votre agitation passée a été utile, vous devez comprendre que votre agitation future est maintenant indispensable.

Vous ne voudrez pas avoir arraché Sacco et Vanzetti des griffes du bourreau pour les remettre entre celles des gardes-chiourme ou des geôliers. Vous ne voudrez pas les avoir sauvés de la mort brutale sur la chaise électrique pour les envoyer crever, lentement, au bagne ou en prison.

Ce que vous avez fait déjà, doit être renouvelé, amplifié. Par l'action et par l'agitation vous avez obtenu un résultat partiel. Par une agitation et une action démultipliées en force, en puissance et en volonté, vous saurez obtenir un résultat définitif, celui que vous attendez et que nous attendons : l'acquiescement de Sacco et de Vanzetti.

Et vous, travailleurs parisiens, dont le si bel enthousiasme du début a été magistralement doublé par la trahison des chefs socialistes-communistes, vous, ouvriers socialistes-communistes, vous, ouvriers syndicalistes, vous tous, dont la juste cause de Sacco et de Vanzetti est la propre cause, nous vous demandons de ne pas vous décourager, de vous ressaisir, d'être plus forts et plus beaux que vos chefs et de vous joindre à nous, aux anarchistes, pour continuer ensemble l'action, plus nécessaire aujourd'hui qu'il n'y en a jamais, à la liberté Sacco et Vanzetti.

La parole nous a été refusée

Nous ne pûmes causer à la conférence soit disant éducative des socialistes, GACHIN, FROSSARD et PLOCH — des amis de la parole pourtant — craignant nos révolutions se déroulant en vase clos où ils mentaient effrontément et calomniaient les absents.

Leur cynisme, par trop révoltant, exigeait une réplique. C'est ce que comprit l'UNION ANARCHISTE qui organise pour dimanche prochain un grand meeting où seront représentés les agissements de ces profiteurs de la sociale.

Malgré le mépris que GACHIN, FROSSARD et PLOCH nous inspirent, nous les écouterons dimanche s'ils veulent venir essayer de se justifier.

Ils auront la parole et nous engageons la nôtre en les assurant que les auditeurs présents feront taire leurs ressentiments pour les entendre.

LE MEILLOR-LECOIN.

Notre première fête

Elle aura lieu samedi 12 novembre à la Bellevilloise, rue Boyer, 20^e.

Nous aurions pu l'annoncer depuis plusieurs numéros si nous n'avions pensé qu'il ne pouvait s'agir de fête pendant que les vies de SACCO et VANZETTI étaient à sauver. Et nous ne l'annoncerions pas encore si la salle n'était retenue depuis longtemps.

Que nos amis en prennent donc note et se disposent à venir nombreux non pas cette fois pour entendre de la chanson, mais pour se trouver en camaraderie et apporter leur obole à notre LIBERTAIRE, dont la caisse n'est pas très florissante.

LES PREUVES D'UNE TRAHISON

Pour sauver deux hommes, Sacco et Vanzetti, dont on peut dire qu'ils sont parmi les plus nobles combattants de la cause du peuple — deux révolutionnaires, menacés d'exécution pour un crime qu'ils n'ont pas commis — un vaste mouvement de protestation avait surgi d'en bas, spontanément.

Ce mouvement, débordant les états-majors, allait retentir très loin et très haut, avec suffisamment de force pour impressionner les pouvoirs et pour leur faire sentir qu'il était impossible que la monstruosité s'accomplît.

Ce but allait être atteint : l'effort maximum pour sauver Sacco et Vanzetti allait être donné.

L'entrée en scène des états-majors communistes arrêta l'élan, jeta la zizanie et la méfiance, brisa les énergies tendues — et transforma la démonstration qui devait être puissante et décisive, en un « four » dérisoire.

TRAHISON DES FROSSARD, DES CACHIN, DES PLOCH... nous le le démontrons, Peuple, FAITS À L'APPUI, au

GRAND MEETING

que l'Union Anarchiste organise :
DIMANCHE 6 NOVEMBRE, à 2 heures ½ après-midi, salle de la Maison des Syndicats, 33 rue Grange-aux-Belles

Prendront la parole :
Descarsin, Lecoïn, Le Meillour, Rousset, Fister

Nous te démontrons que Frossard, Cachin, Ploch, ont trahi la cause de Sacco et Vanzetti, la cause à toi aussi, Peuple, notre cause révolutionnaire.

Et, quoique les sus-nommés fuient la discussion, nous refusent la parole dans leurs conciles en vase clos, nous leur garantissons la liberté de parole la plus entière, si leur plaisir de venir exposer leurs arguments à ce meeting.

Nous démontrerons leur complète indignité.
Prix d'entrée : 4 franc pour couvrir les frais.

CHACUN SON TOUR

L'échec de la manifestation préparée en faveur de Sacco et Vanzetti a eu une conclusion inattendue : la réunion de la Fédération de la Seine du Parti Communiste, pour examiner les causes de l'échec.

Mais les membres présents — un mille environ sur quinze mille que compte la Fédération de la Seine — n'ont pas recherché les causes de l'échec : ils se sont tués à l'unanimité à l'égard de tous les courroux sur les anarchistes, qui ne pouvaient leur répondre puisque l'entrée de la salle leur était interdite.

Beau présage de la liberté dans un Etat soumis à la dictature du Parti communiste !

Marcel Cachin, dans l'Humanité du lundi 31 octobre dernier, met en vedette la conclusion de la réunion, à savoir : « à l'avenir le Parti ne s'engagera en un acte important de sa vie qu'après le plus mûr examen et la préparation la plus méthodique ».

Et ce sont les anarchistes qui, d'après eux, ont l'esprit petit-bourgeois. Allons, cette conclusion n'est-elle pas tout ce qu'il y a de plus opportuniste, de plus contre-révolutionnaire ?

Comment ? on va électrocuter deux innocents, et avant de prendre leur défense on va passer des mois à examiner si le Parti ne se compromettra pas en prenant leur défense, et d'autres mois ensuite pour se préparer ! Ah ! le gouvernement aura la partie belle ! Vous ne savez donc pas que c'est la spontanéité, la surprise du mouvement qui est le plus sûr garant du succès ?

Autre exemple. L'Etat décide d'appeler deux ou trois classes sous les drapeaux, et au lieu de protester, d'empêcher la réussite de cette mobilisation aux fins impérialistes, vous formez un comité d'action pour examiner si le Parti ne se compromettra pas en intervenant ?

Ces comités d'action, où nous sommes obligés de nous retirer chaque fois que nous avons la malchance d'y pénétrer, ce sont des comités de paresse, de farniente. Vous n'y faites rien, vous n'y décidez rien. Mais cette création du Comité est le meilleur narcotique pour endormir les camarades qui ont encore foi en vous et que vous trompez si facilement.

Ploch, qui, depuis quelque temps, a changé de tout au tout, qui au lieu d'être indépendant comme avant est maintenant embourbé — quoi qu'il en dise — dans le borborygme politico-communiste, trouve qu'il serait criminel d'aller sans armes engager la lutte avec des troupes et les agents. Il n'a pas le courage de se battre. Mais alors, dans ce cas, on ne prend pas une décision préconisant l'action quand on a les forces et qu'on s'en sert ?

Pozot, de la 18^e section, obscure encore hier, aujourd'hui en vedette, n'a pas apporté de critiques contre le P. C. pour la manifestation manquée ; il a été plus malin. Se trouvant en présence d'adversaires, d'anarchistes et sachant que les libertaires ne pourraient lui répondre puisqu'ils n'avaient pu entrer dans la salle, Pozot s'est fait applaudir en les calomniant.

La manifestation du dimanche 23, au lieu d'être d'envergure collective, a été pour lui une manifestation d'allure individualiste, puisqu'il a lieu de manifester pour les 15 millions de Russes affamés, les victimes bulgares et espagnoles, on ne manifestait qu'en faveur de deux destructeurs de toute autorité, même de la dictature communiste.

Il faut être de mauvaise foi pour parler ainsi. Qui, plus que les anarchistes, proteste chaque semaine contre le blocus russe, contre les massacres réactionnaires dans tous les Etats ?

Mais quand, comme le curé dans son église, l'orateur ne craint aucune contradiction, qu'il est avec des fidèles et non des penseurs libres, il invente et exagère à dessein.

Pour Pozot, la Révolution est en gestation, elle n'est qu'un deuxième mois, et il ne faut pas la faire naître avant terme. Cynisme ! Cela veut dire que tu peux encore souffrir, peuple bonasse, et que ces messieurs qui te trompent ont encore de belles années de jouissance en perspective.

Notre propagande en Province pour les deux condamnés à mort

MES IMPRESSIONS

Il est des gens — nombreux, hélas ! — qui vont répétant comme un désespéré leit-motiv ces paroles toutes faites par lesquelles s'extériorise le vide de leur pensée :

« La masse est veule et lâche, elle se complait dans sa crasse et sa servitude. Inaccessible aux grandes idées, elle est incapable de grands gestes. Rien ne l'émeut ni ne la trouble ; elle n'est pas prête ».

Paroles misérables que celles-là. D'aucuns les prononcent qui sont des faibles que le dur effort a tôt lassés. La rumeur monte vers l'idéal, souvent ingrate, toujours pénible, à eu vite raison de leurs lâches volontés. Devant l'immensité de la besogne à accomplir, leurs âmes de timorés se sont révélées ; ils ont oublié la sainteté de la tâche pour n'en voir que les difficultés. Difficultés qu'ils ont érigées en impossibilités. Douant d'eux-mêmes, ils ont douté de l'issue de la lutte, voire même de son utilité. Ils ne sont plus que des âmes faibles et mortes qui ne pourront plus jamais réchauffer leurs âmes au rouge soleil de nos révoltes.

Il en est d'autres, plus dangereux ceux-là. Après les peureux, voici les capotés : CE SONT LES CHEFS. Les chefs, par définition ennemis du peuple et de sa libération, ont besoin pour dissimuler leur action abominable, de se réfugier derrière le néant des formules. Le peuple, toujours, fut pris entre deux pièges ; toujours il eut maille à partir contre deux adversaires étroitement unis : Ses maîtres qui l'oppriment et ses chefs qui le trompent.

A toutes les heures sombres et douloureuses, les chefs trahissent cyniquement le peuple qu'ils avaient mission de conduire à son émancipation. Ils scellent avec le bourgeois le pacte infâme et, grossissant les maux du peuple, ils le livrent pieds et poings liés à la foule ignorante et malheureuse qui n'avait commis qu'un crime : celui de croire en la parole de ses bergers.

La masse, trahie, dupée et meurtrie, est inquiète et cherche sa voie. Ses expériences douloureuses l'ont rendue craintive et défiante. Elle cherche la vérité, mais elle craint les appâtis.

Voici alors venir les chefs sans pudeur et sans conscience qui parlent de lâcheté et d'apathie. Ils dément la paternité de cette passivité et tels de modernes Ponce-Pilate, ils rejettent sur le peuple, leur victime, tout le poids de leur propre infamie.

Et c'est miracle que les anarchistes parviennent à remonter un tel courant. Et ce sont eux encore qui vont détruire et crever la honteuse légende qui n'est qu'une inepte calomnie lancée contre un prolétaire martyrisé.

Le peuple ? Il n'est pas vrai qu'il soit chahuté et à tout jamais incapable de penser. Et des qu'une grande idée le touche, dès qu'une grande cause l'émeut, le peuple, tout entier, se donne. Les profiteurs et les traitres ont pu user son énergie ; ils ne l'ont pas tuée et au souffle ardent de l'idéal, le peuple calomnié se dresse et sa protestation vaillamment s'élève, face à tous les tyrans et leurs séides.

L'Union anarchiste, par la voix de notre Libertaire, a lancé à travers le pays un vibrant appel. Un grand geste de solidarité s'imposait. Deux hommes, deux frères en humanité et en pensée étaient menacés par le Capital et le Pouvoir. Ils étaient tombés pour la cause du peuple ; le peuple se devait de les sauver. L'assassinat légal ne se commettait pas. Sacco et Vanzetti vivants, enseignements, admirables exemples de grandeur et d'élévation morale, ne pouvaient être sacrifiés à la vindicte de

ceux des Jeunes — futur arriviste — au sujet des organisations squelettiques. Qu'il sache que le Libertaire se vend à 4,50 exemplaires dans la Seine seulement. C'est peu, sans doute, mais à combien monte la vente du journal des Jeunes ?

Je passe. Mais, poltrons, qui nous avez refusé l'entrée de votre réunion, sachez que les anarchistes ne se tiennent pas pour satisfaits. C'est au grand jour qu'ils veulent démonstrer et votre frousse et votre compromission et votre opportunisme.

L'Union Anarchiste donne un grand meeting. Vous y êtes invités, et c'est à la lumière des arguments que l'honnêteté révolutionnaire se fera une opinion.

Rappelez-vous ce vieux aphorisme : « A vaincre sans péril on triomphe sans gloire ». C'est ce que vous avez fait, dimanche 30, dans votre réunion privée.

A notre tour, maintenant, en réunion publique.

LEON ROUGE.

classe. Et le peuple allait placer les dirigeants dans la posture ridicule d'avoir préparé, prémédité un crime qui ne s'accomplirait pas.

J'ai eu la grande joie d'être un des ouvriers de cette grande cause. De l'est à l'ouest, de l'ouest au Nord, j'ai parcouru le pays. J'ai vu les cités, les bourgs et aussi les villages. Les gars du Bâtiment de Reims, les rudes dockers de Brest, les grévistes de Roubaix, Tourcoing et de Troyes, admirables de vaillance, d'endurance et de ténacité, les noirs mineurs de la frontière.

Partout la parole anarchiste a attiré des auditoires nombreux, attentifs et sympathiques. Pas une salle qui ne fût pleine, au grand étonnement des pontifes du lieu se demandant — les pauvres — à quoi attribuer un pareil renouveau de l'esprit ouvrier.

Ah ! fonctionnaires vendus, « militants » indignes, osez dire encore que le peuple n'a ni cœur ni conscience. La campagne de l'Union anarchiste vous inflige le plus formel, le plus mérité des démentis. La preuve est faite. La grande âme du peuple vibre. Comment les malheureux resteraient-ils sourds à la souffrance et à la misère d'autrui, alors qu'eux-mêmes depuis toujours ne connaissent que douleur et esclavage ?

Le cœur du peuple est bon. J'ai vu des auditoires s'attendrir au récit de certaines douleurs partant par les pionniers de l'idée. J'ai vu des hommes serrer les poings et des femmes verser des larmes à l'exposé du sort de nos frères Sacco, Vanzetti, Cottin, Marty, Law.

Et, matérialisant en gestes vengeurs toute sa pitié et toute sa colère, spontanément la foule descendait dans la rue, allant clamer son indignation sous les fenêtres des responsables de ces atrocités.

Nos camarades de province diront s'ils le veulent, les difficultés qu'ils eurent à surmonter pour l'organisation de ces meetings. Difficultés qui résultaient surtout de la volonté d'inaction de ceux qui s'intitulent directeurs de conscience de la classe ouvrière. Eluder les responsabilités, telle était la préoccupation dominante des chefs.

L'ordre du jour du Comité de grève de Roubaix est un chef-d'œuvre en ce sens. Il recule à l'infini les limites de l'inconscience et de la lâcheté humaines. Et il est bien digne des tristes individus qui l'ont rédigé.

Amis de province, courage ! Le succès rencontré par nos meetings en dépit de la sournoise hostilité des pontifes gâtés, doit être pour vous le meilleur des réconforts et des encouragements.

Parmi les travailleurs venus à nos meetings, beaucoup pour la première fois entendaient parler d'anarchie. Ils restaient surpris et émus devant la révélation d'un idéal de bonté et d'harmonie. Et confusément, ils sentaient qu'un tel rêve était leur. Leur intelligence se haussait vers la connaissance de l'idée, leurs sentiments grandissaient, s'élevaient vers la Cité idéale que les hommes, nous en sommes sûrs, finiront bien par édifier.

Et les réunions anarchistes prenaient de ce fait un caractère que les autres assemblées sont condamnées à ne jamais connaître. Atmosphère de sincérité et de fraternité où ne résonnaient pas seulement des mots mais où la serene beauté de la philosophie anarchiste se dégageait, gagnant les cerveaux et les cœurs.

Je rentre à Paris heureux et confiant. Heureux de la besogne accomplie confiant dans les jours qui suivront, confiant dans la robuste bon sens et l'intelligence native du peuple qui, sous notre effort incessant, se libérera des maîtres et des chefs et par delà tyrans et bergers sauvera tous les siens en se sauvant lui-même.

Maurice FISTER.

Aux Anarchistes de la Région Parisienne

SAMEDI 5 NOVEMBRE à 20 heures 30

Maison Commune, rue de Bretagne, 49

REUNION PLENIERE de l'UNION ANARCHISTE

Sujets de discussion :

1^o Organisation du meeting ;
2^o Congrès national et international ;
3^o Affaire Sacco-Vanzetti ;
4^o Compte rendu du délégué au Comité d'action ;
5^o Compte rendu, par Fister, de sa tournée en province.

L'importance de cette réunion nécessite la présence de tous les camarades.

LEON ROUGE.

Une Saleté

L'Humanité de dimanche dernier, n° 6428, a publié le fillet suivant :

Tchitchérine réclame de la Roumanie l'extradition de Makhno.

Moscou, 27 octobre. — (De notre correspondant.) — Tchitchérine et le président du Conseil, commissaire du Peuple de l'Ukraine Rakovski ont adressé une note au gouvernement roumain où ils protestent contre l'ajournement de l'extradition de Makhno et de ses acolytes.

La note signale que les gouvernements russe et ukrainien sont prêts à accomplir les formalités demandées par le gouvernement roumain.

Makhno et ses bandes aussi bien que les autres conspirateurs contre-révolutionnaires ayant trouvé un asile en Roumanie, menacent constamment la population des contrées avoisinantes de l'Ukraine. La note insiste que les formalités observées par le gouvernement roumain sont exagérées et intolérables. Cette rigueur manifeste soudainement d'enlèvement plus essentielle que dans d'autres questions plus essentielles la Roumanie ne se tient pas à une conception légale si stricte.

Je ne connais pas Makhno, j'ignore si comme on le raconte, il a commis des crimes, ou si comme les armées françaises, Allemandes ou celles des Rouges de la Russie, les siennes ont pillé des villages.

Je ne connais de lui que ce que nous en ont dit les journaux bourgeois et communistes.

Mais ce que je sais, c'est que d'autres nous ont déclaré que Makhno, en tant qu'anarchiste, avait dans la lutte entreprise en Russie, aidé puissamment les Bolcheviks à écraser les bandes de Denikine ou de Wrangel. Il fut pendant longtemps l'allié des communistes Russes.

Aujourd'hui, pour des raisons que

nous ignorons cet homme a cessé de plaire.

Et Tchitchérine, ministre des Affaires étrangères de la République des Soviets, tout comme un Briand, demande au gouvernement royal de la Roumanie l'extradition de Makhno.

La Dictature du Proletariat (!!!) s'affirme de plus en plus. Ce qu'un gouvernement de bourgeois ose à peine se permettre, un soi-disant gouvernement du peuple n'hésite pas à le faire et à accomplir ainsi la plus sale et la plus répugnante des besognes.

Que veut-on faire de Makhno après son extradition ?

L'emprisonner d'abord, le fusiller ensuite !

Et nos communistes osent publier dans le journal — celui de la classe ouvrière — une pareille saleté.

Mais puisqu'ils ont avec le gouvernement des Soviets de si puissantes relations puisqu'il leur est permis de converser par le canal de leurs ambassadeurs délégués à Moscou, auprès de Tchitchérine ou de Lénine, nous les prions charitablement de prévenir ceux-ci que dans le cas où Makhno serait extradé et exécuté, nous rendons responsables les chefs du Parti Communiste Français de cette exécution.

A l'heure où le prolétariat mondial se lève, pour sauver les têtes de Sacco et de Vanzetti, allons-nous assister à cet ignoble fait : l'exécution d'un homme, révolutionnaire et anarchiste par les révolutionnaires communistes ? Faudrait-il, une fois de plus, nous lever pour défendre la tête de Makhno !

Henry BEYLIE.

Le Congrès Anarchiste

Un mois à peine nous sépare de la date fixée pour le Congrès anarchiste. Il est temps de reprendre avec activité la préparation pour en assurer la réussite.

Nous savons que nous aurons à lutter contre de sérieuses difficultés. Les camarades ne sont pas riches, la plupart sont, par suite du chômage, des grèves, dans une situation économique plus que précaire.

D'autre part, l'agitation en faveur de nos camarades Sacco et Vanzetti, pour laquelle nous les efforts ont été presque exclusivement employés depuis plusieurs semaines a fait passer au deuxième plan l'organisation de notre Congrès. Les différents groupes de Paris et de province ont utilisé la majeure partie de leurs ressources pour organiser des meetings, faire venir des orateurs, éditer des tracts, etc.

C'est pour toutes ces raisons que le Comité d'organisation n'a encore reçu aux appels publiés dans le Libertaire et à la circulaire envoyée à tous les groupes et individualités connus, qu'un nombre de réponses qui, bien qu'important, est jugé par nous trop restreint.

Nous insistons donc pour que les groupes et individualités, partisans de l'organisation fédérale des anarchistes, nous fassent connaître, dans le plus bref délai, leurs suggestions et leurs propositions.

Il est de la plus grande importance qu'à notre Congrès, tous les anarchistes de langue française participent, sans pour leur présence effective, soit en déléguant le plus grand nombre de camarades possible.

Pour les groupes dont les ressources pécuniaires ne permettraient pas l'envoi d'un ou plusieurs camarades, il leur est toujours possible de présenter dans un rapport qui sera lu au Congrès, leurs réponses aux diverses questions que comportera l'ordre du jour.

Des événements récents ont démontré une fois de plus la malaisance des policiers. Il est de toute utilité que les anarchistes se tiennent en liaison étroite pour pouvoir combattre efficacement et en toutes circonstances l'influence néfaste des socialistes « communistes » autoritaires qui ont d'entre eux qui de préparer un nouvel esclavage. L'attitude des anarchistes vis-à-vis du syndicalisme suscite encore bien des discussions passionnées.

Il faudra chercher ensemble les meilleurs moyens d'assurer la vitalité et la diffusion de nos organes. Des propositions intéressantes pourront être faites dans ce but.

D'autres questions concernant la liaison que peuvent avoir internationalement les anarchistes, la solidarité entre anarchistes, sont aussi à étudier très attentivement.

Nous voulons croire que les camarades auront à cœur d'apporter au Congrès des thèses solides, bien mises au point, de façon à permettre un travail sérieux, hors de toute confusion comme de toute déviation.

Un Congrès international anarchiste étant également en préparation, il apparaît indispensable qu'après avoir, les anarchistes communistes de langue française, se concertent et se mettent d'accord sur les questions très importantes qui, à l'heure actuelle, sollicitent leur attention.

Il faut que les camarades qui iront à ce Congrès comme les porte-paroles des anarchistes habitant la France puissent remplir leur mission en ayant le sentiment de représenter la plus exactement possible la pensée de leurs camarades. D'où la nécessité de porter tous ses efforts pour assurer le succès du Congrès de Lyon.

Nous pensons qu'en déployant des moyens humains et matériels nous sommes susceptibles, nous arriverons à un excellent résultat.

Maintenant, si des groupes ou des individualités estiment que vu les circonstances et pour les diverses raisons énumérées plus haut, la date du Congrès leur semble trop rapprochée, qu'ils n'hésitent pas à envoyer leurs propositions au Comité d'organisation.

Les camarades comprendront toute l'utilité qu'il y a à ce que les organisateurs soient fixés, notamment pour les frais à engager, sur le nombre des groupes et des individus qui seront susceptibles d'assister à cette réunion.

Nous savons qu'on ne fait jamais en vain

appel à la bonne volonté et à l'énergie des anarchistes, NOUS LES INVITONS DONC A ENVOYER LEUR REPONSE OU LEUR ADHESION DANS LES HUIT JOURS, AU CAMARADE BERTELETTI, 69, BOULEVARD DE BELLEVILLE, PARIS.

Nous examinerons et tiendrons compte de toutes les suggestions qui nous parviendront. Malgré les grandes difficultés matérielles nous ferons tout pour que notre Congrès soit le prétexte d'une recrudescence de propagande en faveur de notre idéal communiste-anarchiste, le seul communisme qui veut réellement l'individu libre dans la société libre.

LE COMITÉ D'ORGANISATION.

Larmes de Crocodiles

Dans la plupart des communes et des villes de France — pour ne pas dire dans toutes — les maires, en des discours diaphaniques, ont exalté le sacrifice des citoyens morts pour la patrie.

Discours officiels, remises de fleurs et de couronnes et... larmes de crocodiles, rien n'a manqué pour donner à cette fête des morts un caractère à la fois mensonger et ridicule.

Si, en tête de cet article, j'écris : Larmes de crocodiles, pour qualifier le cérémonial du 11 novembre, c'est parce que je suis persuadé que nos dirigeants cherchent, par des petites manifestations de ce genre, à relever le crédit du patriotisme, fortement ébranlé depuis la guerre et à raviver la sympathie, l'enthousiasme des masses en faveur du militarisme qui a beaucoup tué, mais... qu'on n'a pas tué !

C'est en somme, de « forts et nobles sentiments guerriers » qu'on essaie de faire renaitre et les 1.500.000 pauvres cadavres qui jonchent l'ancienne ligne de feu, de la mer du Nord aux Vosges, deviennent, sans le savoir, hélas ! les auxiliaires des gouvernements dans la triste besogne que ceux-ci se sont assignée : la réhabilitation de la guerre !

Comme s'il était possible, par des paroles pleines d'exhortations futures, de prêter cet épouvantable filé ! Allons donc !

L'auteur de ces lignes, comme tant d'autres, il s'en confesse sans honte (péchés avoués est à moitié pardonné) a cru à la dernière des guerres.

Quand vint son tour de partir, il partit, et, de cela, il ne se fait aujourd'hui ni gloire, ni honneur, car il a heureusement évolué.

Mais, pendant les quatre ans et demi qu'a duré le carnage, il a beaucoup vu, beaucoup observé, beaucoup pleuré aussi, et sa haine de la guerre n'a fait que croître et embellir.

De tous ses souvenirs personnels, restera à jamais fixée la vision horrible de Verdun qui fut, comme chacun sait, le calvaire, puis le tombeau de quelques centaines de milliers de martyrs.

Ah ! messieurs les dirigeants, vous l'avez magnifié... et combien de fois... l'holocauste de Verdun !

Souffrez qu'à mon tour, pour l'édification de mes amis, je clame mon dégoût de cette épouvantable hécatombe.

Mon récit fortifiera en eux leur amour de la paix et de l'idéal de bonté pour lequel ils vouent leur vie, toute leur vie.

Voici mes impressions, telles que je les rapportai, en août 1916 :

Mes chers camarades, tombés devant Verdun, c'est à vous que j'adresse ces quelques lignes, car je ne sais que trop que vous avez été — au cours de cette longue guerre — les martyrs d'entre les martyrs.

Jamais, depuis deux ans que la terrible machine à tuer exerce avec fureur sa sinistre fonction, jamais, de l'aveu même des poilus qui en ont pourtant vu de cruelles, on n'avait assisté à une pareille débâcle d'horreurs ; jamais le sang de tant d'êtres humains, à la fleur de l'âge, n'avait coulé aussi tragiquement et dans un décor d'épouvante aussi effrayante.

Verdun !

Quelles angoisses ce nom évoque dans l'esprit de ceux qui y ont passé et qui en sont revenus !

Verdun ! Terre de feu, terre de meurtre, terre de hémec et d'abjection !

Quand on va combattre pour la première fois dans ses environs et qu'on approche

de la zone dangereuse, on a l'impression d'avoir quitté subitement la planète pour entrer dans un nouveau monde, un monde où la folie du meurtre, où le bruit de tués, où la seule ligne de conduite, Un enfer, quoi ! avec tout ce qu'il en faut, tout ça d'imaginer de terribles... en plus.

Un sol boueux, effondré, retourné à chaque minute — pour ne pas dire à chaque seconde — par les grosses marmites dont les canons de moindre envergure sont des avions — et du feu, sur ce volcan, des obstacles de tous genres que les explosions d'obus ont détruits : ça et là, arbres qui gisent, déshérités, meurtris et qui vont, eux aussi, un aspect macabre, des fusils rouillés, des baïonnettes, des équipements, des sacs qui voisinent avec des toques et des débris de ferraille...

Une odeur de mort ajoutée à cette dévotion : odeur de poudre, odeur de soufre, combinée d'une senteur acre de cadavres pourris, couchés pêle-mêle dans la vase et la saleté...

Mais ce n'est véritablement qu'au petit jour et à la tombée de la nuit que le spectacle devient atroce et que la hideur des guerres modernes se révèle dans toute sa force.

Les fusées qui s'élancent rapidement du ciel obscur, éclairant pour un instant toute cette nature violente, adoucissant ses arêtes anguleuses qui semblent des fantômes assaillis pour glorifier la mort ; le tact des mitrailleurs, le grondement de la campagne, le sifflement railleur des obus, les plaintes, les râles des mourants que les brancardiers n'ont pas pu relever et sur le corps desquels passent les « relèves » qui vont vers le front dans la nuit épaisse, tout cela est sinistre au plus haut point.

Pauvre fantaisie d'un après-midi je vis étendu sur le dos, la face toute noire, les yeux sortis de leurs orbites, si effrayant à voir que je pressai le pas, décontenancé. Et ces deux autres rétrogrades, boudés, innomés de sang, la capote lacérée et maculée d'immondices et qui pouvaient bien avoir séjourné dans ce bœuf dix ou quinze jours, plus, peut-être...

Et puis encore, ce salmigondis furieux de chairs tuméfies, qui exhalait une odeur équivoque et qui n'était autre que des débris, les restes — la vérité m'oblige à m'exprimer ainsi — d'un pauvre poilu, haï, je ne sais combien de fois, par les engins destructeurs.

Et toute cette légion de zouaves tués dans leurs abris... et tant d'autres faits dont j'ai été le témoin impuissant, attristé...

Si j'ai rappelé d'aussi tristes souvenirs — qui me font encore frémir, après cinq ans — c'est pour mieux souligner tout le faste des manifestations auxquelles se livrent nos « officiels », plus particulièrement le jour de la Toussaint. Il est bon, de temps à autre, de rappeler les horreurs de la dernière des guerres à bon nombre de nos contemporains qui oublient un peu trop facilement, sans doute, nous, libérateurs, d'avoir pas été comme beaucoup, verser des larmes sur la tombe de ces malheureux, victimes de la plus épouvantable des calamités.

Nous ne déposons point de gerbes de fleurs et nous dédaignons les couronnes.

Seulement, dans nos cœurs : une grande pitié, une très grande pitié pour tous ces sacrifiés. Et aussi une résolution farouche, indéchirable : celle de faire tous nos efforts, jusqu'à l'impossible, pour empêcher qu'une « autre dernière guerre » ne vienne ravir à l'affection des épouses et des mères les êtres qui leur sont si chers.

UN CELEBRE INCONNU.



Un sale oiseau

Pour avoir levé la patte et déposé son petit pipi sur le grand Bakounine, le roquet Kibaltchitch s'est fait remettre promptement en place, par Séverine, d'abord, dans le Journal du Peuple, par Khillon, ensuite, dans les colonnes du Libertaire. Khillon a exécuté le personnage, sans ménagement, comme il convenait. Séverine, de bonne foi, ne l'a point dépeint de l'aurole dont, par calcul, il s'était, lui-même, ceint le front.

Non, Séverine, vous faites erreur. Si, au procès des bandits tragiques, Kibaltchitch qui paraît grand, c'est que, pour se tirer d'affaire, en menant, il se réclame de l'idéal des plus brillants théoriciens de l'anarchisme, de Kropotkine et de d'autres. Est-il besoin d'ajouter que jamais, avant le procès, le gredin ne fit mention de cet idéal qui le rendait si vaillant ? Vous êtes bien bon, Séverine. Ça, un après ? Allons donc ! Un pipi qui, pour préserver sa carcasse lèche aujourd'hui ce sur quoi il a vomé hier.

Et vous êtes, surtout, trop généreux, Séverine. Ça, un « Oiseau de Passage » ? Ah ! non ; par exemple ! C'est la faire injure, non seulement aux révolutionnaires, qu'a camouflés Descartes dans sa pièce, mais encore aux cabolins du Nouvel-Ambigu qui font vivre, avec vérité, ses personnages. Ça, ça, un « Oiseau de Passage » ? Non ! Mille fois non ! Un vilain, un sale oiseau...

Encore lui

Il est de notoriété publique que jamais les scorpions n'écouffèrent Kibaltchitch. Tous les moyens, même les plus dégradés, furent bons à ce « vertueux » révolutionnaire « pour assurer la saine plante nationale ». Cette année, qui ne manque point de savoir, peint sous son vrai jour le monstre.

Alors qu'il séjournait en Belgique, avant la guerre, le Réveil avait imaginé un truc épouvantable pour se débarrasser. Quand un camarade était de passage et que, de plus, il était, comme on dit, dans la « déche », il était, comme on dit, dans la « déche ».

Kibaltchitch l'enrouait trouver, de sa part, Paul Reclus, à la bourse toujours largement ouverte. Et quand le camarade revenait, heureux, muni de quelque argent, Kibaltchitch, gentiment, l'invitait... à partager avec lui.

Puis, les largesses de Reclus ne se ralentissant point, les temps devenant, pour Kibaltchitch, de plus en plus pénibles, celui-ci, au besoin, « inventait » les « décharges ».

Si bien qu'à la fin, Reclus, avec le sourire, recevait en ces termes les innombrables toppers pendus à sa sonnette : — Tenez, mon ami, voici dix francs... Vous tenez partager avec Kibaltchitch...

Toujours lui

De même que les scorpions, les convictions s'embarrassent jamais beaucoup Kibaltchitch. Il n'a jamais eu de peur, pendant la guerre, Kibaltchitch, en tant que Russe et subversif, fut enfermé dans un camp de concentration. Ce n'était certes pas la vie de château. Mais au moins, pour un anarchiste, pour un « vertueux », comme Kibaltchitch, c'était chose appréciable que de ne pas être tenu de participer à la grande boucherie, d'avoir ainsi la conscience pure et les mains nettes du sang répandu par les autres.

Que pensez-vous que fit Kibaltchitch ? Qu'il fut heureux de s'être point soldat ? Que...

Kibaltchitch était malheureux comme les pierres du chemin. On ne bouffait pas ou l'on bouffait mal dans ce camp de concentration. Et Kibaltchitch demandait à s'échapper...

Puis, que d'endurer un peu les tiraillements d'une « toute supportable » — la fameuse, notre « pur », notre anarchiste, préférait souffrir un peu plus son âme de boue en demandant à tuer son prochain pour remplir son estomac.

Et tout cela, pas même pour le bifteck, mais pour le « singe » du ravitaillement !

Kibaltchitch était malheureux comme les pierres du chemin. On ne bouffait pas ou l'on bouffait mal dans ce camp de concentration. Et Kibaltchitch demandait à s'échapper...

« Leur » camaraderie

A quoi servent les maîtres communistes ? Comme les autres, à em... bêter leurs administrés, à faire peser sur les citoyens étrangers à leur commune le poids de leur autorité imbecile.

Bobigny, cité de la banlieue parisienne, un maître communiste. Il y a, actuellement, la fête à Bobigny. Et on voit tous les jours des camarades exercer leur profession, qui vaut bien celle de maître communiste, sinon dans une fête communale, les deux acrobates vont donc, nous-même, danser à M. le Maire communiste de Bobigny.

L'autorisation de travailler en plein air.

M. le Maire refusa, brutalement, de leur louer une place et ne se décida, définitivement, à la leur accorder qu'à la condition que le commissaire de police n'y ait d'opposition. Le commissaire, bon enfant, n'en vit aucun.

Déjà, M. le Maire exigea que les deux acrobates lui payassent à l'avance le prix de location de leur place. Et comme les deux pauvres bougres étaient dans la « pure », il ne consentit à leur accorder la permission de travailler que pendant deux jours — alors que la fête de Bobigny dure trois semaines.

Et voilà comment deux hommes ne pourront travailler par la volonté de M. Clamamus, maître communiste de Bobigny — membre du seul parti représentant les travailleurs et les défendants.

Au fait, le métier d'acrobate ne figure peut-être pas dans la nomenclature du Code communiste du Travail ?

« Leur » militantisme

Certains communistes ne sont pas seulement, comme M. le Maire de Bobigny, d'excellents camarades envers « leurs frères de misère », ils sont aussi de dévoués militants toujours au service de la Cause. Cette année, qui nous vient d'Alais, est banale, certes, mais n'en mérite pas moins d'être connue. En la bonne ville d'Alais, donc, un meeting pour Sacco et Vanzetti était organisé. Un orateur communiste devait y prendre la parole, mais au dernier moment il s'excusa, poliment, à l'endroit, dit-il, provençal un discours pour l'inauguration d'un monument aux morts...

Charmant, n'est-ce pas ? Les morts d'abord. Et les vivants ? Bah ! les vivants on s'en va plus tard...

Et puis, si Sacco et Vanzetti étaient exécutés, qui dit que l'on n'élèverait point, en la bonne ville d'Alais, un monument à leur mémoire, que notre communiste, devenu maire de la cité, inaugurerait en un pompeux discours à la gloire des deux héros, des deux martyrs, etc...

Bonne méthode

Il s'agit de la « grande réunion éducative » tenue dimanche dernier par la Fédération Communiste de la Seine où « tous les camarades qui le désièrent pour leurs raisons » apportèrent publiquement leurs critiques.

Tous les camarades ! Exception faite, bien entendu, de ceux qui avaient des prévisions trop précises de la trahison des chefs socialistes-communistes à verser au débat...

C'est là une bonne méthode qu'il faudrait généraliser et étendre à toutes les questions importantes.

Qui imprimera cela ? Qui trouvera excellente toute discussion et la voudrait voir généralisée et plus étendue ?

Ne cherchez pas. C'est la Vie Ouvrière, journal syndicaliste révolutionnaire (!), dit-on...

LE ROMANICHELO.

Une bonne initiative

L'Union Anarchiste vient de faire un tirage de deux cent mille tracts destinés à alimenter la campagne en faveur de la libération de nos camarades Sacco et Vanzetti.

Tous les groupes anarchistes et les individualités, toutes les sections du Parti communiste, celles de l'A. R. A. G. ainsi que les Syndicats et Unions de syndicats sont priés de faire leurs commandes dans le plus bref délai.

Ces tracts sont à la disposition des organisations au prix de 9 francs le mille. Franco : 10 francs.

Adresser les commandes à Bertelotti, 69, boulevard de Belleville, Paris (11).

Groupe des Amis du « Libertaire »

Réunion tous les mardis dans une des salles de la Maison Commune, 49, rue de Bretagne.

Invitation cordiale à tous ceux qui s'intéressent à notre organe.

Le secrétaire : Chiko.

Lepetit, Vergeat, Raymond Lefebvre

Il y a un an qu'ils sont morts.

Lorsque cette douloureuse nouvelle nous parvint, nouvelle trop vraie, hélas ! quel fut notre émoi. C'était malheureusement la triste réalité, car nous ne devions jamais les revoir, la mer ayant conservé jalousement son secret.

Le temps qui cicatrise toutes les blessures a blénu son voile sur l'inconnu de leur mort, et, à part leurs mœurs, leurs compagnes, leurs bébés et quelques intimes, qui songeront à la mort de ces pionniers de l'idée ? à ces artistes d'une société meilleure, plus fraternelle, qui trouveront dans la Belgique un sort tragique.

Partis enquêter, comme chacun sait, dans cette grande Russie, dont les travailleurs venaient de tenter de secouer leur joug, de façon à nous rapporter des idées nouvelles, ils se sont perdus dans le mouvement social, ils ne purent rejoindre la France et leur vie fut la rançon de leur dévouement à la cause révolutionnaire, à l'émancipation du peuple.

Le blocus fut leur assassin, la mer fut leur tombeau. Ils sont morts, après avoir lutté contre les hommes, contre les préjugés, contre les privilèges, victimes de « éléments » pleins de foi, pleins d'avenir.

Soldats de la Révolution, soldats de l'idéal qu'ils servaient, oh ! avec un pur désintéressement, ils sont morts, en pleine action, roulés par les vagues assassines.

Ils avaient mieux sans doute, mais... et regrettons seulement que ce soit au cours d'une telle équipée qu'ils soient morts. Le jour n'en valait pas la chandelle.

Et nous redisons ici, car ce fut notre pensée de la première heure, qu'ils auraient été plus utiles à la cause de la Révolution en restant parmi nous, plutôt que d'entreprendre un voyage aussi hasardeux, quel qu'il soit, et les résultats qu'on pouvait en escompter. Mais passons. Ce n'est pas l'heure de nous attarder aux vains regrets, l'immuable s'étant accompli, et que seuls revivait en nous leur souvenir, leur foi, leur idéal.

LEPETIT, VERGEAT, étaient bien connus du monde ouvrier la sincérité et la solidité de leurs convictions en faisaient des militants aimés des travailleurs. Comment revenaient-ils de Russie ? Les lettres de Lepetit témoignaient pas d'un enthousiasme bien grand pour les méthodes bolchevistes ; parti anarchiste, il nous revenait de même avec, en plus, des faits probants prouvant la carence du système social qui prétend Renover la Russie.

Tant qu'il Vergeat si nous ne savons exactement ce qu'il pensait nous pouvons par contre affirmer, que, compassion inépuisable de Lepetit dans ses investigations bolchevistes ; parti anarchiste, il nous revenait de même avec, en plus, des faits probants prouvant la carence du système social qui prétend Renover la Russie.

Tant qu'il Vergeat si nous ne savons exactement ce qu'il pensait nous pouvons par contre affirmer, que, compassion inépuisable de Lepetit dans ses investigations bolchevistes ; parti anarchiste, il nous revenait de même avec, en plus, des faits probants prouvant la carence du système social qui prétend Renover la Russie.

Pour ceux qui ne comprennent pas

A PROPOS DE CHEFS

Lorsqu'on examine les phases diverses de la lutte quotidienne pour la prédominance des idées, l'on peut faire cette constatation, presque incroyable, chez ceux qui, militants avertis, participent activement à l'élaboration d'un monde meilleur : que la plupart d'entre eux, loin d'avoir dépouillé le vieil homme, en conservent toutes les tares que leur a léguées l'ancienne hérédité.

Il est vrai que pour eux la vérité et le progrès sont des mythes. Une seule chose ressort de leur propagande : la (crissalissation) pour tous d'un amorphisme de coterie sans se soucier le moins du monde si cela est en rapport avec les facteurs d'organisation que nécessitent la période et le milieu dans lequel on évolue. C'est aussi pour ceux qui causent en leur nom un sujet fécond de diatribes calomnieuses à l'égard des petits bourgeois que nous sommes, ce qui leur permet de s'apparenter, d'une façon pour le moins étrange, avec ceux qui possèdent le capital, dont ils veulent l'appropriation pour des fins personnelles.

Les révolutionnaires, les anarchistes qui, du peuple vivent sa vie, formant des organisations ne représentant pas la classe ouvrière, c'est l'avis d'un orthodoxe « éclairé », ce sont toujours les pelés, les galeux d'ont vient tout le mal et à l'égard desquels un aurait bien tort de se gêner pour rejeter les responsabilités, pour faire retomber des fautes qui incombent entièrement aux lâches, chefs de partis.

Et voilà justement où les tares du vieil homme influent sur les jugements que portent nos camarades communistes — les travailleurs qui se groupent sous le pavillon S.F.I.C. — à l'égard des révolutionnaires, à l'égard des anarchistes qui dénoncent toujours, souvent par anticipation, les agissements criminels des chefs.

Un groupe ayant pour but la coordination des forces dans un sens déterminé, vient-il à se créer ? vite, si tout marche à souhait, s'agit au nom d'un idéal révolutionnaire les avocats sans clients, les médecins sans pratique, les ex-officiers en rupture de galons, les littérateurs sans inspiration, les journalistes en mal de copie, tous ces gens qui pour la plupart n'ont pu trouver un emploi à leurs dépens dans la bourgeoisie et qui, grâce à leurs intrigues, leurs courbélles, leur platitude, leur servilité sont devenus les éminences du mouvement révolutionnaire, les Comités Directeurs qui font l'opinion, et, dont le but le plus clair est d'éviter l'action.

Il deviendrait donc une force avec laquelle les puissants doivent compter, jusqu'à ce que compromissions dans de lourdes combinaisons, dans des tripotages plus ou moins sales, leur liberté soit la rançon de leur silence et de leur inaction.

Tant qu'à ceux qui les ont mis à leur tête, mais adhérents qui attendent le mot d'ordre du Comité Directeur, niant l'évidence même et surtout lorsqu'elle est défavorable au Maître qui est tout parti, il se laisse traîner par ce joug jusqu'au jour où meurt par trop dans sa chair, dans son sang, il se retourne vers son chef et hurle et dit : CEST ASSEZ.

Soumis et docile au Monarque d'hier, soumis et docile au Républicain d'aujourd'hui, soumis et docile il se prépare à être pour le Dictateur Socialiste de demain. Pressuré hier, exploité aujourd'hui, demain s'annonce donc pour Jacques Bonhomme, s'il persiste dans cette voie, la continuation exacte de son martyre actuel, et le préparé d'autant qu'il gobe sans discussion ni contrôle les hypocrisies que lui déballe le démagogue qui sollicite sa confiance. Et le maître, en l'occurrence le membre du Comité Directeur, ne pouvant se tromper et tromper les autres, se per-

voit donc se confondre dans celle de l'autre.

Travailleurs, ils ont cherché à connaître les souffrances de peuple et à en déduire les causes, ils n'hésitent pas de ceux qui voient dans leurs frères de misère non un certain prompt pour arriver. Ce fut des Consciences Révolutionnaires, et leur vie qui fut un symbole, doit être pour nous féconde en enseignements.

Raymond LEFEBVRE, nature idéaliste qui s'en fut à la Révolution, qui nous dira la vérité sur ce qu'il pensait ! Des camarades de retour de Russie nous affirment que révoilà au spectacle des douleurs qui existaient sous ce verus révolutionnaire, il s'était profondément attristé en pensant à ce grand peuple qui souffrait, pour entreprendre une lutte de persistance.

Comme les autres il est disparu ; prématurément la mort l'a rité lui aussi. Leur mort à ceux-là ainsi qu'aux anonymes qui périssent avec eux laissaient planer l'ignorance sur les choses de Russie qu'ils auraient certainement contribué à dissiper.

Il y a un an qu'ils ne sont plus. (On l'anniversaire de leur mort nous donne l'occasion d'affirmer à nouveau notre foi en la Révolution inéluctable et notre volonté d'en finir avec cette maudite société.

Qu'ils soient, ces morts, un enseignement pour les travailleurs, que ces derniers comprennent que le but de leur vie fut de réaliser l'émancipation des producteurs, pour qu'ils assument eux-mêmes l'avenir d'une société meilleure, d'un monde plus fraternel. Ayant toujours prêché la révolte ils diraient aujourd'hui avec nous, s'ils vivaient l'émancipation des travailleurs ne sera que l'œuvre des travailleurs eux-mêmes dans le domaine économique libéré de l'emprise politique.

Continuons donc leur besogne révolutionnaire, laissons-les ce qu'ils étaient, des Révoites, et prenons en main le flambeau qu'ils ont abandonné un instant pour porter au sein des foules meurtries les révoltes salvatrices.

« LE LIBERTAIRE ».

COTTIN

Dans une cellule noire et froide, où la solitude l'étreint de son mystère, il attend en accomplissant sa peine que la Révolution populaire lui ouvre la porte de son tombeau.

De son tombeau ! oui, ce mot n'est pas trop dur pour désigner ce lieu infect où la brutalité est souveraine, où la force devenue loi permet, à qui la délient, l'assouvissement des plus mauvais instincts. Le dévoué qui vit dans cet horrible milieu ne tarde pas — à moins d'avoir une source inépuisable de volonté — à devenir une pauvre chose inerte, une malheureuse éponge qui subit en silence tous les martyres pour se soustraire à la fureur des gardiens — bons syndiqués parfois — qui ne manquent aucune occasion de passer leur mauvaise humeur sur les êtres sans défense, qu'ils « gardent ».

Quand au REFRACITAIRE, celui dont le cœur et la raison poussent à se dresser contre les injustices, même si les suites doivent être terribles pour lui, il n'est pas de vicissitudes qu'il ne subisse, pas de tourments qu'il n'endure.

Cottin est de ceux-là. Nature généreuse par excellence, et son altruisme dominant le poussant aux plus magnifiques et aux plus sublimes abnégations, il devient la bête noire des timorés qui

fois, mais dirigée toujours contre notre ennemi, contre notre maître, pense à leur vie misérable à eux qui firent le don de leur vie pour la noble cause dont tu es un adepte, pense-y bien et lorsque tu seras imprégné de la vérité qui rend les hommes justes, sains et bons, en écoutant la voix de la conscience, pense qu'ils furent les précurseurs qui « harmonisèrent » le monde, et sois à ton tour un Refractaire.

Et un homme libre, quelle conscience n'a rêvé de le devenir ! quel idéal a plus violemment empoigné les hommes à travers les âges que : la Liberté, et aucune force n'a pu étouffer l'idée, car la révolte est éternelle et ne disparaît qu'avec l'oppression qui fait de nous de pitoyables asservis.

Face à la barbarie, il s'est dressé, Cottin ; c'est pour cela que nous l'aimons, et si aujourd'hui, comme toujours d'ailleurs, nous faisons notre geste, c'est que nous nous promettons pour l'avenir de l'égalité, et faire mieux si nous le pouvons. Libre aux plumeux de tout poils d'applaudir le geste de Fritz Adler, qui fit vibrer leur cœur de patriote, et de blâmer celui de Cottin.

Nous vivons dans un monde, il est vrai, où l'ignominie se paie à poids d'or, où le vice est récompensé, dans un monde de forbans qui fait argent de tout, dans un monde qui a tout tué, tout sali, tout vendu, qui a fait de la vénalité des consciences une institution nationale et qui a banni les plus élémentaires sentiments de justice et de pitié. Eh bien ! ce monde maudit tient et garde en prison des hommes qui sont nos frères, pendant que les siens, ses âmes damnées, se promènent au grand jour. Tout le régime réside en cela : Cottin qui n'a pas tué, crève à Melun, Villain qui a tué, est libre.

Ce n'est pas que nous demandions des sanctions contre Villain. Tuer un homme qui a supprimé la vie n'est pas une solution, mais nous exigeons pour Cottin, comme pour les autres : justice.

Nous exigeons la liberté pour Cottin, et les gouvernants ne peuvent sans se déshonorer la refuser.

Ils ne peuvent conserver plus longtemps Cottin en prison : la faire serait le marquer d'une tache indélébile. Leur frère d'Italie, le Bien pensant Victor Emmanuel ne vient-il pas de gracier l'anarchiste Antonio d'Alba qui, il y a dix ans, tira sur le roi un coup de revolver, ce qui lui valut trente années de prison ? Deux tiers de la peine furent enlevés, nos maîtres Républicains ne pourront sans tomber dans l'ignominie la plus abjecte ne pas se mettre à la hauteur de cet autocrate et gracier Cottin qui a accompli le tiers de sa peine.

Toutefois, mes camarades, n'ayons pas trop confiance dans leur mansuétude ; rendons le nom de Cottin le plus populaire possible : faisons que tous les travailleurs sympathisent avec lui, avec son geste, et nous aurons fait davantage pour la cause des emprisonnés que toutes les sollicitations de grâce réunies.

Faisons connaître Cottin, parlons de lui comme de quelque chose de grand, quelque chose de noble, en faisant cela nous faisons connaître la révolte des nôtres et l'esprit qui les animait. Aux travailleurs, aux humbles qui l'ignorent, dépeignons Cottin, montrons-le tel qu'il est, il s'en trouvera encore grand, tellement il rayonne par sa simplicité. Faisons-le aimer surtout, car à travers lui, c'est notre foi, notre idéal, notre révolte (que nous vulgarisons : c'est l'Anarchie) que l'on fait aimer, c'est la lumière que l'on repand.

Plus que jamais l'anarchie a besoin de dévouement, de défenseurs. Sauver Cottin, c'est se sauver un peu soi-même. A l'œuvre donc et vaillamment pour exiger, obtenir sa liberté et réaliser la société libre que nous rêvons : l'Anarchie.

L'Education et la Révolution

S'il faut en croire certains individualistes, la Révolution est une pure illusion que se donnent les cœurs généreux. J'entends les anarchistes sincères et non pas la légion des économistes libéraux, bourgeois, tels Mollart, Bastiat, pour ne citer que les plus en vue sans oublier ceux de l'« Ordre naturel » qui se donnent bien du mal pour propager dans les milieux avancés la doctrine de l'école dite libérale. L'individualisme de ce monde, est exclusivement économique, érigé par conséquent et vraiment singulier, ne fut-ce que parce qu'il admet le gendarme. Il n'a rien de commun avec l'anarchisme ; la propriété est la forme concrète de liberté économique qu'il préconise ; il nécessite l'Etat. D'ailleurs, il ne se propose pas l'individu pour fin, celui-ci est seulement un moyen de l'intérêt social. C'est dans l'intérêt de la société, non dans celui de l'individu, que cette doctrine défend la liberté économique de l'individu et qu'elle accepte la transmission successorale, par suite l'illégalité économique des hommes des la naissance.

Je ne saurais donc m'attarder à mettre en cause ces politiques. Je préfère leur laisser le soin de défendre leurs millions et leurs avantages sociaux. Leur doctrine, avant tout, n'a en vue que cela, rien que cela. Ma pensée ne va pas aux anarchistes, dont l'individualisme surtout philosophique considère l'Unité comme un « absolu », une harmonie. Ultime église où ce dernier ainsi défini puise la raison de ne croire qu'à soi et ne tendant qu'à soi isolément, absolument.

Il est évident que la doctrine est captivante, son côté mystique la rend même passionnante et ses défenseurs font figure de nouveaux Jésus. Comme lui, ils prêchent la bonté, l'amour, le pardon et s'élèvent contre toute manifestation virile qui affirmerait l'individu au détriment d'un autre, même lorsque cet autre est incontestablement l'ennemi. La lutte, la révolte, la Révolution, illusions qui n'émancipent pas l'être humain. Les intérêts individuels sont inconciliables socialement.

Il en est des cerveaux comme des ventres, toute nourriture n'est pas digeste, certains se l'assimilent, d'autres la rejettent. Il est des hommes venus trop tard, d'autres trop tôt. Leur affranchissement à tous n'est pas le fait d'une révolution qui fait peu de cas des humains, de la vie. Tout homme a des sensations, des sentiments, partant des idées, des aspirations qui lui sont propres et il ne peut sans faire de concessions, par conséquent ne pas rester soi ; se concentrer, se coaliser avec d'autres en vue de son élévation morale et intellectuelle. Il ne peut que se tendre vers sa perfection ; celle des autres n'est pas son affaire. C'est la leur, individuellement. Il doit se conquérir avec ses propres moyens et sans faire appel à une quelconque force sociale. Il doit s'éduquer. L'éducation ! suprême salut et moyen certain de résoudre la question sociale.

J'avoue humblement ne pas entrevoir positivement la possibilité d'une éducation rationnelle et fortement efficace. Je vois autour de moi des sociétés terriblement organisées, des gouvernements disposant de la loi et du gendarme pour maintenir les gouvernés dans une docile et timide raison, du maître d'école pour former les soldats et les citoyens ; je vois l'éducation officielle qui œuvre puissamment à l'assujettissement de toutes les individualités. Que peut contre elle l'éducation individuelle, si rationnelle soit-elle ? Elle est vouée d'avance à un échec lamentable. Elle peut libérer quelques cerveaux, mais c'est l'infime minorité ; les autres, tous les autres en espérant les brevets du savoir, s'abâtissent sagement sur les bancs de l'école.

L'école : arme terrible, hypocrite, qui possède l'enfance et la façonne délibérément suivant le désir des puissants du jour. Elle coule le présent dans le même moule gouvernemental pour mieux disposer de l'avenir. Il est vrai que les individualistes « absolus » ne s'embarrassent pas de la question du temps. Il y a l'évolution, disent-ils, et si elle est lente, infiniment lente, elle n'en est pas moins certaine. Rien ne peut arrêter sa marche vers la lumière, et la vérité. Hélas, camarades, si rien ne peut arrêter cette marche, il n'en est pas moins vrai qu'une foule de choses la brident, la retardent momentanément. Et puis, quel diable, il y a le présent que vous n'ignorez sans doute pas, à moins que vous soyez uniquement une « pensée » et ce présent est mauvais.

La société, de par son organisation, ne profite qu'à quelques-uns ; tous les autres en souffrent, et leur douleur est affreuse. En attendant que la vie soit une apothéose où l'être humain devenu tout-puissant embrasserait le monde et le créera d'un regard, il nous faut songer qu'il y a présentement la vie sociale qui n'est pas facile aux humbles et aux déshérités. Il y a notre propre gêne, plus terriblement vraie que le paradis des générations futures et je pense que nous n'avons pas le droit de nous en désintéresser.

Pour que l'éducation individuelle puisse opérer positivement, il faudrait la liberté, et la liberté c'est malheureusement ce qui fait le plus défaut. Les bourgeois défendent leurs privilèges et c'est dans l'esclavage des faibles qu'ils les maintiennent. Aveugles ceux qui ne voient que le danger, le mal à combattre.

La Révolution est la société gangrénée d'une aussi grande nécessité que le bistouri l'est à l'abcès. Tous ceux qui triment et souffrent, tous les affamés, tous les opprimés ne devraient pas ignorer que la révolte est salutaire. Elle est indispensable à la conquête d'un peu plus de bien-être. Je sais que du jour au lendemain, elle n'affranchira pas tous les humains, mais elle n'en aura pas moins facilité cet affranchissement. Elle est dans l'Etat actuel des choses une condition de progrès. Elle est la seule arme à la portée de tous les exploités et c'est à ceux qui en convoient sinon la beauté, du moins l'intérêt, de l'orienter vers plus de sincérité et de justice. Comment l'empêcher d'ailleurs ? A-t-on évité toutes celles du passé ? Elles furent et elles ont quand même servi à quelque chose.

Sans doute, il est humainement pénible d'en désirer l'avènement, mais est-ce humain de n'avoir rien à se mettre sous la dent et de crever comme un chien ? Faut-il donc éternellement se laisser tondre et attendre que l'éducation ait tout doux, tout doucement rendu les hommes parfaits ou presque ?

Je pense qu'il est plus urgent d'opposer à l'ennemi une force de plus en plus intense. Je reconnais volontiers que l'éducation est aussi nécessaire. Il est bien d'être un révolté, mais il est préférable de l'être consciemment et il est utile de se demander, lorsqu'on a le cœur gros de la haine du bourgeois, si l'on est honnêtement révolutionnaire. Il faut penser, et penser c'est acquiescer une morale adéquate à toujours plus de justice. N'est pas révolutionnaire qui veut, à dit quelqu'un. C'est ma foi vrai si l'on songe qu'il est des révolutionnaires dont la vie s'inspire de cette justice bourgeoise qu'ils paraissent mépriser.

Révolution, Education, doivent œuvrer ensemble. Connais-toi toi-même !

FABRICE.

APRES LA MANIFESTATION

Solidarité Révolutionnaire et Anarchie

De la journée du 23 octobre, les dirigeants du Parti Communiste ont prétendu tirer une leçon.

Avec sang-froid, sans acrimonie, à la simple lueur des faits, essayons, à notre tour, de tirer quelque enseignement de cette expérience malheureuse.

Deux prolétaires, deux militants du syndicalisme révolutionnaire, sont victimes de la loi bourgeoise. Ils sont condamnés à mort. Ils doivent être électrocutés. Cela se passe en Amérique.

Il y a des « internationales ouvrières ». Il y en a deux. L'une a son siège à Amsterdam. L'autre à Moscou. L'affaire Sacco-Vanzetti intéresse essentiellement le monde ouvrier. Que font ces « internationales » représentatives du prolétariat mondial ? Rien. Ni celle d'Amsterdam (la Jaune), ni celle de Moscou (la Rouge) ne s'occupent des deux camarades en proie à la vindicte du capitalisme international.

Aucune conférence ne se réunit à ce sujet. Aucune décision n'est prise. Aucun mot d'ordre n'est transmis ni par l'Immin, ni par Losovsky. Des deux côtés on est trop préoccupé des questions politiques pour perdre son temps à remuer les masses ouvrières pour deux ouvriers, deux militants, deux anarchistes !

On reproche souvent aux libertaires de méconnaître les bienfaits de la discipline sociale, de ne pas accepter les directives des organisations centrales, d'agir et de lutter en isolé, impulsivement. On oublie, ce faisant, de constater que discipline générale équivaut, la plupart du temps, à inaction universelle et que les organisations centrales n'organisent rien pour la défense de l'individu producteur, celui-ci est donc contraint de prendre l'initiative de sa défense et de sa révolte et de tenter à sa façon d'organiser, avec des moyens de fortune, un mouvement de solidarité prolétarienne.

Ainsi en fut-il pour Sacco et Vanzetti. En France, aucune organisation régulière ne se chargea de renseigner la classe ouvrière sur le sort de nos deux camarades. Il y a deux mois les prolétaires de ce pays ignoraient tout de cette affaire.

Ni de l'Internationale syndicale d'Amsterdam, par le canal officiel de la C.G.T., ni de l'Internationale syndicale rouge par la voie du Comité Central des C.S.R., rien n'atteignait la conscience des travailleurs pour les émouvoir et les décider en faveur de Sacco et Vanzetti.

C'est alors que les anarchistes se décidèrent à faire ce que personne ne faisait. Par des tracts, par des conférences, par leur hebdomadaire, ils agitent de leur mieux. Enfin, pour donner plus d'ampleur au mouvement, ils firent appel à ceux qui ne se remuaient pas encore ! Ils allèrent trouver l'Union des Syndicats de la Seine. Les membres du bureau de celle-ci ne voulaient pas prendre la responsabilité du mouvement et invitèrent les anarchistes à constituer un Comité d'Action en collaboration avec le Parti Communiste, le Comité de Défense Sociale, l'A.R.A.C., etc.

C'était à la fois trop et pas assez. Si les dirigeants du Parti Communiste regrettaient d'avoir repoussé à l'appel de nos camarades libertaires, je voudrais que ceux-ci à leur tour comprennent et avouent qu'ils ont eu tort de s'adresser aux représentants en France d'un centralisme politique que par ailleurs ils ne se privent pas de critiquer et de blâmer.

Est-ce que Moscou marchait pour Sacco et Vanzetti ? Est-ce que les politiciens rouges de Paris avaient reçu des ordres du Comité directeur de l'Internationale Communiste ? Est-ce qu'une affaire avec l'Amérique entraînait dans le cadre actuel de la politique bolcheviste ? Non, n'est-ce pas ? Eh bien ! alors, que pouvaient-ils attendre du Parti Communiste français en faveur de nos deux camarades ouvriers ?

En se refusant à suivre les suggestions anarchistes, en se méfiant de toute collaboration avec les libertaires, le P.C. eût été dans la logique bolcheviste. Mais il eût été plus loyal, de la part de son Comité directeur, de dire carrément : « Non ! », de répondre : « Cela ne nous intéresse pas. Nous n'avons pas reçu d'ordres. Rien à faire. »

Et nous n'aurions pas eu la lamentable journée du 23 octobre.

Quant à l'Union des Syndicats de la Seine, c'est une autre histoire. En la saisissant de l'affaire Sacco-Vanzetti, les anarchistes ne faisaient que remettre entre les mains des travailleurs eux-mêmes le sort de deux travailleurs. Du jour où le bureau de l'Union ouvrière de ce département fut informé par quelqu'un (dit-il même par un libérateur) du sort de deux ouvriers italiens venus à la chaise électrique par la classe bourgeoise internationale, les délégués du syndicalisme révolutionnaire, les représentants de Paris ouvrier n'auraient pas dû hésiter une seconde à se faire les

LE COIN DES PARIAS INDIGÈNES

Justice de Bourreaux

Et maintenant, après les requins qui dévorent l'Algérie, courons sus aux bourreaux qui martyrisent l'indigène.

Voici peu de temps, après une discussion où les représentants de l'Algérie montrèrent toute la haine qu'ils nourrissent à l'égard du pauvre « bicot », la Chambre supprima les quelques adoucissements apportés au Code de l'Indigénat, par la loi du 4 février 1919.

On peut dire qu'à l'heure où j'écris ces lignes, ces malheureux Arabes qui ont laissé 80.000 d'entre eux sur nos champs de bataille, sont plus que jamais soumis à ce terrible régime, par lequel, depuis la conquête, se déshonore le vainqueur.

C'est pourquoi je veux aujourd'hui que les parias français, pour lesquels j'écris, connaissent à fond comment, sous le régime de l'Indigénat, sont traités leurs frères de misère, les parias algériens.

Qu'on le sache bien ! Toutes, absolument toutes les garanties que la loi française accorde au prévenu sont supprimées pour l'indigène d'Algérie. Je ne parle pas bien entendu, des territoires militaires soumis au régime des bureaux arabes, où ne pas saluer un officier constitue, pour ces pauvres diables, un crime puni de prison sans jugement, et où le commandant possède des pouvoirs que ne connaissent jamais les satrapes de Darius ou de Xerxès.

Non, sauf les journaux d'avant-garde, personne ne songe à leur contester ce droit, et nos galonnés peuvent s'en donner à cœur joie et taper sur le Bédouin sans craindre d'être inquiétés.

Il s'agit seulement, aujourd'hui, des territoires algériens soumis au régime civil où règne en maître le Tribunal répressif et où l'administrateur cumule toutes les prérogatives, pourtant exorbitantes, du procureur de la République et du juge d'instruction.

En définitive, le Tribunal répressif n'est qu'une machine à condamnations, d'une rapidité et d'un automatisme à faire frémir les chats-fourrés de nos chambres correctionnelles parisiennes.

Dans le temps que le jeune stagiaire, avocat d'office, met à débagouler, devant les juges qui baillent sans l'écouter, son fantôme de défense, le Tribunal répressif d'Algérie.

seuls organisateurs de ce mouvement, les animateurs de cette protestation, les réalisateurs de cette révolte contre l'assassinat de deux prolétaires.

Les Comités intersyndicaux auraient dû être convoqués rue Grange-aux-Belles. Des dispositions communes auraient dû être prises pour instruire, identiquement, par la voix autorisée des militants syndicalistes, les travailleurs de chaque arrondissement, pour les grouper par atelier, par usine, par chantier, par bureau, et pour les amener au lieu de la manifestation, non plus en troupeau béant, après des chefs invisibles, non plus en vagues unies perdues parmi l'ignorance des intentions réciproques, mais en syndicalistes révolutionnaires, en prolétaires fédérés, conscients de leur force organisée.

Sur le champ du travail on se connaît. Au contact quotidien on apprend à savoir quel est le militant, quel est le lâche, quel est l'homme de cœur. On sait que celui-ci tel jour de telle année a su faire la grève ; on sait que celui-là fut un traître. A l'atelier on juge mieux de la capacité révolutionnaire d'un ouvrier que dans les réunions publiques.

La leçon à tirer de cette journée du 23 octobre, pour nous autres syndicalistes, est une leçon de syndicalisme intégral.

Rien ne peut se substituer aux travailleurs eux-mêmes pour la défense des travailleurs.

Qu'il s'agisse d'organiser une manifestation ou une révolution, d'organiser le monde du travail contre les attaques du capitalisme ou sur les ruines du capitalisme, on ne fera rien tant que l'on comptera sur des forces extérieures au travail. Et je n'entends pas par travail, tout ce qui se réclame du Travail, tout ce qui défend l'idée du Travail. Les avocats du Travail ne sont pas des travailleurs. Le Travail (avec un grand T) est une abstraction aussi dangereuse que Dieu, l'Humanité, la Patrie, la Nation, etc.

Le travail doit les anarchistes se réclament, n'est ni un parti, ni un idéal. C'est une réalité : l'ensemble des individus qui produisent. Aujourd'hui, en régime d'exploitation, c'est une affreuse réalité. Nous prétendons en faire une bienfaisante réalité.

Etre un travailleur, en ce moment, c'est être un exploité. Dans le monde actuel on ne sort pas de ce dilemme : exploiteur ou exploité. Anarchiste, je ne veux pas être un exploiteur, parce que je ne veux pas prendre la responsabilité du régime de l'exploitation. Exploité, je puis me révolter contre l'exploitation. L'exploiteur n'a pas le droit de condamner ce qu'il provoque. Il ne peut pas être juge et partie. L'exploité, seul, peut condamner le régime de l'exploitation. La révolte n'est pas, une « idée », elle est le fait quotidien de l'exploité.

Le Parti Communiste, bâti sur un idéal, admet dans son sein exploités et exploités.

Il est le parti du Travail : il n'est pas la fédération des travailleurs. Il peut organiser un régime du Travail ; il peut instituer le Travail obligatoire. Il peut faire du Travail une politique et un gouvernement. Les bolchevistes traitent politiquement l'idée de Travail comme les républicains ont traité celles de Liberté, d'Egalité et de Fraternité. Ce sont des formules à graver sur des murs de mairies, de casernes et de prisons.

Seul le syndicalisme, groupant exclusivement les exploités du monde entier, peut prétendre, en se dégageant de tout lien politique, fédérer universellement les travailleurs pris sur les chantiers de la production humaine, les travailleurs au travail.

Et si quelques hommes, qui n'appartiennent pas au monde des exploités, veulent être avec les exploités, contre les exploités, pour supprimer l'exploitation, eh ! bien, je ne vois pour eux qu'une façon d'agir : venir d'abord avec nous dans l'armée des travailleurs en révolte contre le capital ; se solidariser avec notre négation du capitalisme en participant au travail producteur, en partageant — hélas ! — notre misère, pour être dignes de notre révolte.

André COLOMER.

rie fait comparaître, interroge et condamne une quinzaine de prévenus.

Et, au-dessus de cette justice d'exception, qui n'est au fond, qu'une féroce police près de laquelle pâlit celle de nos apaches des mœurs, il y a S. M. le nerf de bouff.

Et ici, je vous en prie, saluez très bas ; vous êtes devant le symbole en lequel s'incarne toute la politique indigène de la 3^e République en Algérie.

Allez, dans n'importe quelle commune mixte, sur n'importe quel territoire de commandement et je vous défie de trouver l'homme brodé d'argent des pieds à la tête ou l'officier multi-galonné autrement qu'avec un nerf de bouff ou une cravache à la main.

Ils ne s'en servent peut-être pas chaque jour, laissant à leurs chaouchs le soin de se fatiguer le poignet en cognant sur les reins et les omoplates du « bicot », mais ils ne dédaignent pas — j'en ai eu maintes preuves sous les yeux, de zébrer, de ci, de là, sur leur passage quelques échine embroussées, soit sous prétexte d'attroupement ou pour un salut militaire qui ne fut point fait assez promptement.

Que de fois ne m'est-il pas arrivé de me trouver avec un chef de commune mixte ou un officier de bureau arabe, voulant me faire les honneurs de son chef-lieu et me conduisant au café maure où se trouvaient de passage quelques danseuses des Qued-Nails, ou bien quelques conteurs moghrabins, ou bien encore des chanteurs nègres et un orchestre soi-disant venus du Soudan.

Nous entrions dans la petite salle enfumée, regorgeant de Bédouins accroupis sous la blancheur uniformément sale de leurs burnous.

Avant même que les pauvres bougres eussent pu faire mine de se garer, v'là... v'là... flic... floc... le nerf de bouff du chaouch, qui nous escortait, s'abattait sur ces pauvres paquets de laine grise comme le battoir de la Bédouine sur les tas de linge tordus.

Ah ! mes amis, quelle maîtrise dans le coup qui cingle, va jusqu'au derme qu'il teint de rouge en éparpillant les poussières entassées dans les plis du vaste manteau !

En un clin d'œil, encore que ces pauvres diables eussent payé leurs places, la vaste salle se trouvait vide et la représentation continuait pour nous seuls.

Que de fois aussi n'ai-je pas vu, sur le marché de commune mixte ou de territoire militaire, la foule paisible des nomades venus de loin et qui, une fois garés leurs marchandises et leurs chameaux au plus proche caravansérail, se pressaient en curieux autour des étalages mozabites ou des charmeurs de serpents. Puis, tout à coup, alors que ces grands enfants oublièrent, devant la danse des vipères, ou les belles étoffes des mercantils, toutes les misères des étapes parcourues sur les pistes du Sahara, surgissaient un ou deux chaouchs qui, sous prétexte d'attroupement, et au nom du Code de l'Indigénat, tombaient au milieu d'eux, le nerf de bouff à la main et disparaissaient, avec une sanglante brutalité, toutes ces pauvres joies pueriles, tous ces petits bonheurs faits de rien, et dont l'éternel errant se contente dans la superbe et monotone désolation de sa vie.

Et cette scène affligeante, je l'ai vue et vous pourriez la voir comme moi, un peu partout dans l'intérieur de l'Algérie.

On appelle cela « secouer la poulrière du bicot ».

Et c'est là, en vérité, une des manifestations les plus fréquentes de notre régime civilisateur, et aussi le moyen le plus communément employé non seulement en Algérie, mais dans toutes nos colonies de domination, pour faire comprendre au vaincu que sa race est de beaucoup inférieure à la race du vainqueur.

Dans un article prochain j'établirai, documentés en main et en précisant ce qu'il y a de plus cruel et de plus honteux dans ce fameux Code de l'Indigénat aujourd'hui remis plus que jamais en vigueur par la Chambre du Bloc National.

R. VIGNÉ D'OSTON.

Kibaltchiche

Dans le Journal du Peuple, Séverine emploie la manière douce et lente de ramener par la persuasion celui qu'elle croit être que momentanément égare.

Il même, Rhillon, qui l'estime irrémédiablement pourri, lui a mis un peu brutallement le nez dans sa... saleté.

Je ne connais pas personnellement le coco. Mais que l'on me permette cependant une petite histoire.

Je connais un bon copain qui passa aux côtés de Kibaltchiche plusieurs années au « collège » de Melun, comme il disait avec une amère ironie. Cela pour des choses bien banales et sans relief : mon ami n'est théoricien, ni ne pontifie. Il se borne à l'action.

Sitôt libéré, il recommença malgré tout ce que nous dûmes lui dire pour l'en dissuader. Et l'air devenant irrespirable ici, il voulait partir.

Je lui conseillai : « Mais pars en Russie, tu reverras là-bas ton camarade Kibaltchiche, et peut-être pourras-tu le refaire une vie ! »

Il me fixa de ses grands yeux clairs et, calmement répondit : « Impossible, mon pauvre vieux. Ah ! comme tu vois cela de loin, toi, avec l'aurore de la théorie. Hélas ! Kibaltchiche, un des théoriciens de l'anarchie ? Encore une idée à renverser, mon vieux Maurice. »

Et soudain, plus grave, il dit, en me tirant sur l'épaule : « Entre cet homme et moi, c'est une question de vie ou de mort, conclut-il. J'aurai sa peau ou il aura la mienne. »

Puis il m'expliqua comment Victor Serge épaulait là-bas les délégués, leur parlant de ses retours à la cour impériale de Russie ; comment, moins brillamment, il abdiqua toute dignité devant les gardiens :

« Je ne suis peut-être pas anarchiste, disait mon ami, puisque des copains le prétendent. Mais il y a quand même des choses que je n'ai jamais faites, des lâchetés que je n'ai jamais commises. »

« Comprends-tu, conclut-il, pourquoi je ne tiens pas à aller en Russie. Kibaltchiche a un filon, qu'il le garde. Mais le jour où nous nous reverrons, libres, il faudra nous expliquer. »

Cette historiette sans prétention n'achève-t-elle pas le portrait du triste homme ?

Maurice WILLENS.



voient en lui un obstacle à leur tranquillité et s'empressent de le signaler au directeur. Aussi les punitions, les réprimandes sont nombreuses, il ne passe pas de mois sans aller au cachot pour de nombreux jours, pas de semaine qu'il ne soit appelé au prétoire pour des motifs futiles et presque toujours mensongers.

En brimant Cottin, c'est la révolte qu'on veut, qu'on croit dompter, c'est la force de l'idée qu'on croit amoindrir, et, comme si cela pouvait les avancer à quelque chose, ils font ainsi sentir à Cottin qu'ils sont les plus forts avec le secret espoir de le voir arriver à leur demander grâce, à implorer leur pardon.

Ils peuvent faire ce que bon leur semble, car nous savons que s'ils sont tout-puissants sur son corps, si leur est possible de l'amoindrir physiquement, jamais ils n'auront la joie de le voir défaillir, jamais ils ne dompteront sa pensée.

Ces nouvelles, ces détails confirmant ce que nous savions déjà, quand ils nous parvinrent, mes camarades, nous émuèrent aux larmes ; nous revoyions par la pensée notre frère malheureux qui seul lutte contre ces forces mauvaises et trouve encore en lui l'énergie nécessaire pour les vaincre. Combien nous aurions voulu être près de lui pour l'encourager, le soutenir, de nos douces paroles, l'assurer de notre indéfectible amitié, et le serrer affectueusement dans nos bras.

Ah ! camarade révolutionnaire, toi qui t'affrimes ennemi de la société capitaliste, descends en toi, et pense un peu aux Cottin : pense que dans tous les pays des hommes ont donné une forme à la révolte morale, variée souventes

Meurant

Nos camarades n'ont pas oublié l'infamie policière dont fut victime à Roubaix, en mars dernier, un de nos militants les plus combattifs et les plus dévoués : notre ami Hoche Meurant.

Profitant d'une réunion publique organisée par le Groupe Claré, Meurant distribua des tracts antilibertaires édités par la Ligue des Réfractaires.

Vindictive, la police veillait. En tant que protectrice de l'ordre établi, elle ne pouvait laisser porter atteinte aux institutions qui sont à sa base. Les flics se ruèrent sur notre camarade, voulant l'appréhender Meurant, tenta de fuir. Tôt rejoint par la vindicte de policiers qui le pourchassaient, il fut, malgré sa résistance, empoigné et immédiatement assommé.

Chose honteuse, mais dont nous n'aurons pas la naïveté de nous étonner, notre ami, lâchement et sauvagement frappé, fut, tu, la victime, poursuivi pour propagande anarchiste et pour coups et blessures, violences à agents dans l'exercice de leurs fonctions.

Ce triple chef d'accusation ne pouvait valoir à Meurant la sollicitude, ni la bienveillance des juges. Il ne les sollicita point. Comparu devant le tribunal correctionnel de Lille, notre ami sut rester lui-même et courageusement, il revendiqua la responsabilité de ses actes.

Lui, accusé, intervint les rôles et, se transformant en accusateur, prononça contre la police, l'Etat et toutes les forces sociales actuelles, un réquisitoire écorçant.

Face à la Société mauvaise, ayant ses bases dans le sang, les larmes et le crime, ne s'élevant que par la violence, l'arbitraire et l'impunité, Meurant montra l'homme social rénové et grandi, l'anarchiste humanitaire, fraternel et libérateur. Après avoir condamné le régime de l'autorité et de la spoliation, il dressa l'image de la Cité idéale, seule d'amour et de liberté.

L'ardente sincérité de notre camarade, le ton âpre et véhément avec lequel il avait exprimé ses rancœurs, ses haines et ses espoirs, la sympathie bien méritée dont il jouit parmi les travailleurs firent que les assistants, émus par cette fièvre et vibrante déclaration, applaudirent à tout rompre.

Ordre fut donné d'évacuer la salle, ordre que la police exécuta sans chagrin.

Les juges, serviles instruments aux gages du Pouvoir ne purent en cette douloureuse affaire, que donner à leurs maîtres des gages nouveaux. Ils ne s'en firent

point faute et féroceement condamnèrent par défaut notre vaillant camarade à treize mois de prison et 2.000 francs d'amende.

Verdict de classe ! Verdict de haine. Les bourgeois apeurés se défendent. Ils trappent. C'est bien ainsi. A nous, les militants, d'élever nos vœux et d'aggraver nos énergies jusqu'à la conscience des gènes nécessaires.

Le 5 novembre, Meurant comparaitra à nouveau devant les juges, faisant appel sur le fond de l'affaire. A nouveau il s'agit de la justice et de la morale. A nouveau les bas procédés de police employés par les policiers nantis que cette diffusion de l'idéal anarchiste. Il flétrira la besogne malpropre de ces policiers socialistes, tel le triste et répugnant Lebas, maire de Roubaix, qui ne le cède à aucun dans l'ignominie et la forfaiture.

L'Union Anarchiste, solidaire de Meurant déléguera au procès notre camarade Fister qui aura pour tâche de montrer aux juges toute l'élévation d'idée et la noblesse morale d'hommes tels que Meurant. De plus, la justice et la morale, bourgeois, il situera la serene beauté de l'idéal anarchiste capable de susciter de telles attitudes et de telles consciences. C'est la force d'une idée de ne rien craindre des répressions et des magistratures. Et c'est la condamnation morale de ceux qui s'arrogent le droit de jurer leurs semblables, pensent par la force brutale des coercitions empêcher l'évolution

